

© **Cahier Théosophique 101**

© TEXTES THÉOSOPHIQUES, Paris, France

Dépôt légal nov 1975 – Réimpression sept 2020

THÉOSOPHIE ET BOUDDHISME¹

M. Emile Burnouf, le sanscritiste bien connu, vient de publier dans la *Revue des Deux-Mondes* (Vol. 88, 15 juillet 1888), un article intitulé « Le Bouddhisme en Occident », dans lequel il expose ses vues sur la mission et l'avenir de la Société Théosophique. Celle-ci a trop rarement la bonne fortune de recevoir un traitement aussi courtois et des conseils aussi sympathiques, et signés d'un nom aussi cher à tous ceux qui aiment l'Orient, pour que nous ne croyions plaire à nos lecteurs en leur exposant ces critiques d'un penseur sérieux et ces encouragements d'un homme de cœur.

Cet article prouve, que la Société Théosophique a enfin pris, dans la pensée du XIX^e siècle, la place qui lui est due et qu'elle va entrer dans une ère nouvelle. Il mérite donc le respect et l'attention de tous ceux qui ont compris notre œuvre ou qui y sont dévoués. M. Burnouf étudie successivement le Bouddhisme, le Christianisme et la Société

¹ Article écrit en français par H.P. Blavatsky et publié, dans la revue *Le Lotus*, vol. 3, sept. 1888.

Théosophique,

« ... trois religions ou associations d'hommes ayant des doctrines identiques, un même but, et se rattachant à une source commune. Cette source, qui est orientale, était naguère contestée ; aujourd'hui, elle est pleinement mise en lumière par les recherches des savants, notamment des savants anglais, et par la publication de textes originaux. Parmi ces scrutateurs sagaces il suffira de citer les noms de Sayce, de Poole, de Beal, de Rhys-David, de Spencer Hardy, de Bunsen ; il serait difficile d'épuiser la liste ». [p. 341.]

La première partie de l'article est consacrée à la biographie du prince de Kapilavastu, à une courte exposition et à un résumé historique du Bouddhisme jusqu'à l'ère chrétienne. La vie de Çâkyamouni est trop connue pour que nous la reproduisions ; mais nous devons signaler quelques mots prouvant que *Nirvâna* ne veut pas dire annihilation.

« Je n'ai point à discuter ici sur la nature du nirvâna. Je dirai seulement que l'idée du néant est absolument étrangère à l'Inde, que l'objet du Bouddha fut de soustraire l'humanité aux misères de la vie terrestre et à ses retours alternés ; qu'enfin il passa sa longue existence à lutter contre Mâra et ses anges, qu'il appelait lui-même la Mort, et l'armée de la mort. Le mot

nirvâna veut bien dire extinction, par exemple d'une lampe sur laquelle on souffle ; mais il veut dire aussi absence de vent². Je pense donc que le nirvâna n'est autre chose que ce *requies æterna*, cette *lux perpetua* que les chrétiens aussi demandent pour leurs morts. C'est en ce sens qu'il est entendu dans le texte birman publié il y a quelques années à Rangoun, en anglais, par le révérend Bigandet. [p. 343.]

Peu de conceptions ont été plus mal comprises que celle du Nirvâna, si ce n'est peut-être celle de la divinité. Chez les Juifs et autres Sémites, chez les anciens Grecs et les Romains, et même chez les Brahmanes, le prêtre est le médiateur entre l'homme et Dieu.

... Il transmet à Dieu l'offrande et l'adoration du fidèle ; Dieu donne en retour ses grâces, et ses secours dans la vie, au jour de la mort, Dieu reçoit le fidèle parmi ses élus. Pour que cet échange soit possible, il est nécessaire que Dieu soit conçu comme un être individuel, comme une personne, en quelque sorte comme le roi de l'univers, distribuant ses faveurs selon sa

² Le fait que *Nirvâna* ne veut pas dire annihilation a été affirmé et répété dans *Isis Unveiled*, dont l'auteur a discuté le sens étymologique donné par Max Müller ou d'autres, et a montré que « l'extinction d'une lampe » n'implique même pas l'idée que Nirvâna soit « l'extinction de la conscience », (Voyez Vol. 1, p. 290, et Vol. 2, pp, 116-17, 286, 320, 566, etc.).

volonté, sans doute aussi selon la justice... Rien de pareil dans le Bouddhisme. Comme il n'y a pas de dieu personnel n'y a pas de saint-sacrifice, il n'y a pas d'intermédiaire... [p. 344.]

... Ce Bouddha n'est pas un dieu qu'on implore ; ce fut un homme parvenu au degré suprême de la sagesse et de la vertu... Quant à la nature du principe absolu des choses, que les autres religions nomment Dieu, la métaphysique bouddhique le conçoit d'une toute autre manière et n'en fait pas un être séparé de l'univers... En second lieu, le Bouddha ouvrit son église à tous les hommes, sans distinction d'origine, de caste, de patrie, de couleur, de sexe : « Ma loi, disait-il, est une loi de grâce pour tous ». C'était la première fois qu'apparaissait dans le monde une religion universelle. Jusque-là, chaque pays avait eu la sienne, d'où les étrangers étaient exclus. On peut soutenir que, dans les premières années de sa prédication, le réformateur n'eut pas en vue la destruction des castes, puisqu'il admettait comme un droit légitime la puissance royale et ne luttait point contre elle. Mais l'égalité naturelle des hommes fut une des bases de sa doctrine ; les livres bouddhiques sont pleins de dissertations, de récits et de paraboles dont le but est de la démontrer... La liberté en était la conséquence. Aucun membre de l'église ne pouvait imposer à un autre d'y

rester malgré soi... [p. 345-46].

On ne naissait pas bouddhiste, on le devenait par un choix volontaire et après une sorte de stage que tout prétendant devait subir. Une fois membre de l'Assemblée, on ne se distinguait plus des autres frères ; l'unique supériorité que l'on pouvait acquérir était celle de la science et de la vertu... Cet amour mutuel, cette fraternité, s'étendait aux femmes et faisait de l'Assemblée une sorte de famille... [p. 346]

Après avoir raconté les progrès du Bouddhisme dans le Sud et le Nord de l'Inde, chez les Mazdéens et les Juifs, M. Burnouf remarque que ceux-ci ont emprunté au Bouddhisme leur idée du Messie. L'influence orientale a été nettement discernée dans l'histoire juive depuis la captivité ; la doctrine de la réincarnation vient aussi des Indes.

On regarde les esséniens comme formant le lien et le point de rencontre entre les rabbins, les gnostiques juifs, les platoniciens ou pythagoriciens d'une part, le parsisme et le bouddhisme d'autre part... Ils condamnaient les sacrifices sanglants, comme le Bouddha et la Synagogue, et les remplaçaient par la méditation et le sacrifice des passions... s'abstenaient de viande et de vin... pratiquaient la communauté des biens, l'aumône, l'amour de la vérité, la pureté dans les actions, dans les

paroles et dans les pensées... proclamaient l'égalité des hommes, proscrivaient l'esclavage et remplaçaient la discorde par la charité... les premiers chrétiens étaient des esséniens... [pp. 352-53]

En comparant la vie de Jésus et celle de Bouddha, on voit que leurs biographies se divisent en deux parties, la légende idéale et les faits réels. Or, la partie légendaire est identique dans les deux. Au point de vue théosophique, cela est plus facile à expliquer puisque ces légendes sont basées sur le cycle de l'initiation. Enfin l'auteur compare cette partie légendaire avec les traits correspondants des autres religions, entre autres avec l'histoire védique de Visvakarman. D'après lui, c'est seulement au concile de Nicée que le Christianisme rompit officiellement avec le Bouddhisme ecclésiastique ; cependant il regarde le Credo adopté par le concile comme le développement de la formule : « Le Bouddha, la loi, l'église » (Buddha, Dharma, Sangha).

Quelques pages sont consacrées aux ramifications de la secte des Esséniens, qui n'avaient pas été complètement absorbées par la religion du Christ. Telles sont les sectes des Mandéens, des Sabéens où Manichéens ; enfin les Albigeois d'une part, et de l'autre les Pauliniens, dont l'influence sur le protestantisme est discernable, représentent les derniers vestiges de l'influence bouddhiste en Occident. Les

Manichéens étaient, dans l'origine, des *Samans* ou *Çramanas*, ascètes bouddhistes dont saint Hippolyte mentionne la présence à Rome au milieu du III^e siècle. M. Burnouf explique leur dualisme par rapport à la double nature de l'homme, le bien et le mal, le mal étant le Mâra de la légende bouddhiste. Il montre que les Manichéens dérivèrent leurs doctrines du Bouddhisme, plus directement que les chrétiens ; en conséquence une lutte mortelle s'éleva entre les deux, lorsque l'Eglise chrétienne prit corps et prétendit posséder seule et exclusivement la vérité. Cette idée est en contradiction directe avec les conceptions fondamentales du Bouddhisme, et ceux qui la professaient devaient être naturellement adversaires acharnés des Manichéens. C'est ainsi l'esprit juif d'exclusion qui arma contre les Manichéens le bras séculier des Etats chrétiens. La persécution fut terrible ; « ils furent tellement écrasés, que leur multitude, alors immense, se dissipa comme une fumée ». Les théosophes peuvent donc considérer les persécutions ecclésiastiques comme une des plus nobles portions de leur héritage. Aucune société n'a été plus féroce ment calomniée et persécutée par l'*odium theologicum*, que l'association théosophique et ses fondateurs, depuis que les églises chrétiennes en sont réduites à n'employer d'autres armes que la langue.

Ayant suivi cette haute ligne depuis l'Inde, à

travers la Palestine jusqu'en Europe, nous croyons devoir citer entièrement quelques paragraphes, que M. Burnouf consacre à la Société théosophique :

L'analyse nous montre dans notre société contemporaine deux choses essentielles : l'idée d'un Dieu personnel chez les croyants, et chez les philosophes, la disparition à peu près complète de la charité. L'élément juif a repris le dessus, et l'élément bouddhique du christianisme s'est voilé.

C'est donc un des phénomènes les plus intéressants, sinon les plus inattendus de nos jours, que la tentative faite en ce moment de susciter et de constituer dans le monde une société nouvelle, appuyée sur les mêmes fondements que le bouddhisme. Quoiqu'elle ne soit qu'à ses commencements, sa croissance est si rapide que nos lecteurs seront bien aisé de voir leur attention appelée sur ce sujet. Elle est encore en quelque sorte à l'état de mission, et sa propagation s'accomplit sans bruit et sans violence. Elle n'a pas même un nom définitif ; ses membres se groupent sous les noms orientaux, mis en tête de leurs publications : *Isis, Lotus, Sphinx, Lucifer*. Le nom commun qui prévaut parmi eux pour le moment est celui de *Société Théosophique*.

Cette société est bien jeune ; elle a déjà

pourtant une histoire. Elle fut fondée en 1875, à New York, par un très petit groupe de personnes, inquiètes de la rapide décadence des idées morales dans l'âge présent. Ce groupe s'intitula : « Société Théosophique aryenne de New York ». L'épithète d'aryenne indiquait assez que la Société se séparait du monde sémitique, notamment des dogmes juifs ; la partie juive du christianisme devait être réformée, soit par une simple amputation, soit, comme cela est arrivé en effet, par voie d'interprétation. Toutefois, un des principes de la société était la neutralité en matière de secte, et la liberté de l'effort personnel vers la science et la vertu ...

La société n'a ni argent ni patrons ; elle agit avec ses seules ressources éventuelles. Elle n'a rien de mondain. Elle n'a aucun esprit de secte. Elle ne flatte aucun intérêt. Elle s'est donné un idéal moral très élevé, combat le vice et l'égoïsme. Elle tend à l'unification des religions, qu'elle considère comme identiques dans leur origine philosophique ; mais, elle reconnaît la suprématie de la vérité. *Le Lotus*, revue mensuelle qu'elle publie à Paris, a pris pour épigraphe la devise sanscrite des mahârâjahs de Bénarès : « *Satyât nâsti paro dharmah*, il n'y a pas de religion plus élevée que la vérité ».

Avec ces principes et au temps où nous sommes, la société ne pouvait guère s'imposer

de plus mauvaises conditions d'existence. Cependant elle a progressé avec une étonnante rapidité ... [pp. 366-67.] ... En Amérique, la société a pris une grande extension dans ces derniers temps ; ses branches se sont multipliées, puis se sont en quelques sortes fédéralisées autour de l'une d'entre elles, la branche de Cincinnati ...

Comme le second objet que se propose l'association est l'étude des littératures, des religions, des sciences aryennes et orientales, et qu'une partie de ses membres poursuit l'interprétation des anciens dogmes mystiques et des lois inexplicables de la nature, on pourrait voir en elle une sorte d'académie hermétique, assez étrangère aux choses de la vie. On est vite ramené à la réalité par la nature des publications qu'elle fait ou qu'elle recommande, et par la déclaration contenue dans le *Lucifer*, publié à Londres, et reproduite dans *Le Lotus* du mois de janvier dernier : « N'est pas théosophe qui ne pratique pas l'altruisme (le contraire de l'égoïsme) ; qui n'est pas préparé à partager son dernier morceau de pain avec plus faible ou plus pauvre que lui ; qui néglige d'aider l'homme, son frère, quelle que soit sa race, sa nation ou sa croyance, en quelque *temps* et quelque lieu qu'il le voit souffrant, et fait la sourde oreille au cri de la misère humaine ; qui enfin entend calomnier un innocent, théosophe

ou non, sans prendre sa, défense, comme il le ferait pour lui-même ». Cette déclaration n'est pas chrétienne, puisqu'elle ne tient pas compte des croyances, qu'elle ne fait pas de prosélytisme pour aucune communion, et que, en fait, les chrétiens ont ordinairement employé la calomnie contre leurs adversaires, par exemple contre les manichéens, les protestants et les juifs. Elle est bien moins encore musulmane ou brahmanique. Elle est purement bouddhique ; les publications pratiques de la société sont ou des livres bouddhiques traduits ou des ouvrages originaux inspirés par l'enseignement du Bouddha. La Société a donc un caractère bouddhique.

Elle s'en défend un peu dans la crainte de prendre une couleur sectaire et exclusive. Elle a tort : le bouddhisme vrai et original n'est pas une secte, c'est à peine une religion. C'est plutôt une réforme morale et intellectuelle, qui n'exclut aucune croyance, mais n'en adopte aucune. C'est ce que fait la Société Théosophique ... [pp. 368-69.]

En parlant du Bouddhisme, M. Burnouf a constamment en vue le Bouddhisme primitif, cette magnifique floraison de vertu, de pureté et d'amour dont le cygne de Kapilavastu jeta les semences sur le sol de l'Inde. Sur ce point, nous sommes d'accord avec lui. Le code de morale établi par Bouddha est le plus grand trésor qui ait

été donné à l'humanité : cette religion, ou plutôt cette philosophie, se rapproche de la vérité ou science secrète, bien plus qu'aucune autre forme ou croyance exotérique. Nous ne pouvons proposer un idéal moral plus élevé que ces nobles principes de fraternité, de tolérance et de détachement, et la morale bouddhiste représente à peu près exactement la morale théosophique. En un mot, on ne pourrait nous honorer davantage qu'en nous appelant bouddhistes, si nous n'avions l'honneur d'être théosophes.

Mais la Société Théosophique se défend très sérieusement, et pas seulement pour la forme, d'avoir été créée « pour propager les dogmes du Bouddha »... Notre mission n'est pas de propager des dogmes pas plus bouddhistes que védiques ou chrétiens ; nous sommes indépendants de toute formule, de tout rituel, de tout exotérisme. Nous avons pu, aux tentatives d'envahissement faites par des chrétiens zélés mais chrétiens, opposer les nobles principes de l'éthique bouddhiste. Les présidents de la Société ont pu se déclarer personnellement bouddhistes, et on le leur a assez reproché ; l'un d'eux a consacré sa vie à la régénération de cette religion dans sa terre d'origine. Que ceux-là lui jettent la pierre, qui ne comprennent pas les besoins de l'Inde actuelle et ne désirent pas le relèvement de cette antique patrie des vertus. Mais cela, n'engage pas le corps théosophique, comme tel, vis-à-vis du

bouddhisme ecclésiastique, pas plus que le christianisme de certains de ses membres ne l'engage vis-à-vis d'aucune église chrétienne. Précisément parce que le Bouddhisme actuel a besoin d'être régénéré, débarrassé de toutes les superstitions et de toutes les restrictions qui l'ont envahi comme des plantes parasites, nous aurions grand tort de chercher à greffer un bourgeon jeune et sain sur une branche qui a perdu de sa vitalité, bien qu'elle soit peut-être moins desséchée que les autres rameaux. Il est infiniment plus sage d'aller tout de suite aux racines, aux sources pures et inaltérables d'où le Bouddhisme lui-même a tiré sa sève puissante. Nous pouvons nous éclairer directement à la pure « Lumière de l'Asie » ; pourquoi nous attarderions-nous dans son ombre déformée ? Malgré le caractère synthétique et théosophique du Bouddhisme primitif, le Bouddhisme actuel est devenu une religion dogmatique et s'est morcelée en sectes nombreuses et hétérogènes. L'histoire de cette religion et des autres est là pour nous avertir contre les demi-mesures. Voyez la réforme partielle appelée Protestantisme : les résultats sont-ils assez satisfaisants pour nous engager à des accommodages ? L'Arya Samaj même n'est après tout qu'un effort national, tandis que la position essentielle de la Société Théosophique est d'affirmer et de maintenir la vérité commune à toutes les religions, la vérité vraie, que n'ont pu souiller les inventions, les passions, ni les besoins

des âges, et d'y convier tous les hommes, sans distinction de sexe, de couleur ou de rang, – et, qui plus est, de croyance.

M, Burnouf nous met en garde contre l'indifférence. D'où vient celle-ci ? De l'indolence d'abord, ce fléau de l'humanité, puis du découragement. Et si l'homme est lassé de symboles et de cérémonies dont le prêtre ne donne jamais l'explication, mais dont il tire de beaux bénéfices, ce n'est pas en substituant des bonzeries à nos chapelles que nous secouerons cette torpeur. Le moment est venu où toutes cloches n'ont qu'un son : elles sonnent l'ennui. Prétendre réinstaller la religion de Bouddha sur les ruines de celle de Jésus, ce serait donner à l'arbre mort le soutien d'un bâton desséché. Notre critique lui-même nous avertit que l'humanité est lassée jusque des mots Dieu, religion. Remarquons, à ce propos, que le terme *théosophie*, qui signifie sagesse divine, n'implique pas nécessairement la croyance à un *dieu* Personnel. Nous croyons la doctrine des théosophes suffisamment exposée pour n'avoir pas besoin d'insister à ce sujet. Ammonius Saccas, Plotin, Jamblique, Porphyre, Proclus étaient des théosophes ; et, ne fût-ce que par respect pour ces hommes, nous pouvons bien conserver ce titre.

Non, le *Sangha* des Bouddhistes ne peut être rétabli dans notre civilisation, Quant au Bouddha

lui-même, nous le vénérons comme le plus grand sage et le plus grand bienfaiteur de l'humanité, et nous ne perdrons aucune occasion de revendiquer ses droits à l'admiration universelle. Mais en présence de cette loi terrible qui fait toujours dégénérer l'admiration en adoration et celle-ci en superstition, en présence de cette cristallisation désespérante qui s'opère dans les cerveaux disposés à l'idolâtrie et en exclut tout ce qui n'est pas l'idole, serait-il sage de réclamer pour le frère aîné de Jésus la place étroite où ce dernier subit un culte sacrilège ? Hélas, se peut-il qu'il y ait des hommes assez égoïstes pour ne pouvoir aimer qu'un être, assez serviles pour ne vouloir servir qu'un maître à la fois !

Reste donc *Dharma* : nous avons dit en quelle haute estime nous tenons la morale bouddhiste. Mais la Théosophie s'occupe d'autre chose que de règles de conduite : elle réalise ce miracle de pouvoir réunir une morale pré-bouddhiste à une métaphysique pré-védique et à une science pré-hermétique. Le développement théosophique fait appel à tous les principes de l'homme, à ses facultés intellectuelles comme à ses facultés spirituelles, et les deux derniers objets de notre programme ont plus d'importance que M. Burnouf ne semble leur en accorder. Nous pouvons lui assurer que si notre Société reçoit l'adhésion de beaucoup d'hommes de sa valeur, elle sera le canal d'un torrent d'idées nouvelles empruntées à

des sources antiques : un torrent d'innovations artistiques, économiques, littéraires et scientifiques autant que philosophiques, et autrement fécond pour l'avenir que la première Renaissance. Il y aura là plus qu'une coloration académique : l'académie elle-même apprendra l'alphabet qui permet de lire clairement, entre les lignes, le sens si obscur et souvent si insignifiant en apparence des écritures antiques. Cette clef est à la portée de ceux qui ont le courage de lever la main pour la prendre. Et cette clef, Bouddha la possédait, car il était un adepte de haut rang. Il est vrai qu'il n'existe pas de mystères ou d'ésotérisme dans les deux principales églises bouddhistes, celle du Sud et celle du Nord. Les Bouddhistes peuvent bien se contenter de la lettre morte des doctrines de Siddhârtha Bouddha, car jusqu'à ce jour, il n'en est pas, de plus noble, heureusement ; il n'en est pas qui puisse produire d'effet plus important sur l'éthique des masses. Mais c'est ici la grande erreur de tous les orientalistes. *Il y a* une doctrine ésotérique, une philosophie qui ennoblit l'âme, derrière le corps extérieur du Bouddhisme ecclésiastique. Celui-ci, pur, chaste et immaculé comme la neige vierge des sommets de l'Himalaya, est cependant aussi froid et aussi désolé en ce qui concerne la condition de l'homme *post mortem*. Le système secret était enseigné aux *Arhats* seuls, généralement dans le souterrain de Saptaparna (Sattapani de *Mahavamsa*), connu de Fa-hian sous

le nom de grotte *Cheta* près du mont Baibhâr (en pali Webhâra), à Rajagriha, ancienne capitale de Magadha ; il était enseigné par le seigneur Bouddha lui-même, entre les heures de *Dhyana* (contemplation mystique). C'est de cette grotte, appelée au temps de Sakyamuni, *Saraswati* ou cave des bambous, que les Arhats initiés dans la sagesse secrète emportèrent leur instruction et leur science au-delà de l'Himalaya, où la doctrine secrète est enseignée jusqu'à ce jour. Si les Indiens du Sud, les envahisseurs de Ceylan n'avaient « amoncelé en piles aussi hautes que le sommet des cocotiers » les *ollas* des bouddhistes, et ne les avaient brûlées, de même que les Chrétiens brûlèrent toutes les archives secrètes des Gnostiques et des initiés, les Orientalistes en auraient la preuve, et nous, n'aurions pas besoin d'affirmer maintenant ce fait bien connu.

Les trois objets du programme théosophique peuvent se résumer par les trois mots *Amour, Science, Vertu*, et chacun est inséparable des deux autres. Revêtue de ce triple airain, la Société Théosophique *accomplira le miracle* que M. Burnouf lui demande et terrassera le dragon de la « lutte pour l'existence ». Elle le fera non pas en niant l'existence de la loi en question, mais en lui assignant sa juste place dans l'ordre harmonieux l'univers ; en dévoilant la nature et la signification ; en montrant que cette pseudo loi de vie est en réalité une loi de mort, une fiction des

plus dangereuses en ce qui concerne la famille humaine. La « soi conservation », sur de pareilles données, est en vérité un suicide lent et sûr, une politique d'homicide mutuel. Par son application pratique, les hommes s'enfoncent et reculent de plus en plus vers le degré animal de l'évolution. La lutte pour l'existence, même sur les données de l'économie politique, qui ne s'élève pas au-dessus du plan matériel, ne s'applique qu'à l'être physique et pas du tout à l'être moral. Or il est assez vraisemblable, à première vue, pour qui a un peu approfondi la constitution de notre univers illusoire en paires de contraires, que si l'égoïsme est la loi de l'extrémité animale, l'altruisme doit être la loi de l'autre extrême ; la formule du combat pour la vie est de moins en moins vraie à mesure qu'on monte les degrés de l'échelle, c'est-à-dire à mesure que l'on se rapproche de la nature spirituelle : mais pour ceux qui n'ont pas développé les facultés de cette partie de leur nature, les lois qui la régissent doivent rester à l'état de conviction sentimentale. La théosophie nous indique la route à suivre pour que cette intuition se change en certitude, et le progrès individuel qu'elle demande à ses disciples est aussi, la seule sauvegarde contre le danger social dont nous menace notre critique ; pour réformer la société, il faut commencer par se réformer soi-même. Ce n'est pas la politique de soi-conservation, ni les intérêts d'une personnalité ou d'une autre, sous leur forme finie et physique, qui

peuvent nous conduire au but désiré et abriter la Société Théosophique contre les effets de l'ouragan social, quand même cette personnalité représenterait l'idéal de l'homme, quand même cette égide serait le Bouddha en personne. Le salut est dans l'affaiblissement du sens de séparation entre les unités qui composent le tout social : or ce résultat ne peut être accompli que par un procédé *d'éclaircissement intérieur*. La violence n'assurera jamais le pain et le confort pour tous ; et ce n'est pas non plus par une froide politique de raisonnement diplomatique que sera conquis le royaume de paix et d'amour, d'aide mutuelle et de charité universelle, la terre promise où il y aura « du pain pour tout le monde ». Quand on commencera à comprendre que c'est précisément l'égoïsme personnel et féroce, grand ressort de la lutte pour l'existence, qui est au fond la seule cause de la misère humaine ; que c'est encore l'égoïsme national cette fois, et la vanité d'Etat, qui provoquent les gouvernements et les individus riches à enterrer d'énormes capitaux et à les rendre improductifs en érigeant des églises splendides et en entretenant un tas d'évêques paresseux, vrais parasites de leurs troupeaux ; alors seulement l'humanité essayera de remédier au mal universel par un changement radical de politique. Ce changement, les doctrines théosophiques seules peuvent l'accomplir pacifiquement. C'est par l'union étroite et fraternelle des *Sois* supérieurs des hommes, par la

croissance de la *solidarité d'âme*, par le développement de ce sentiment qui nous fait souffrir en pensant aux souffrances d'autrui, que pourra être inauguré le règne de l'égalité et de la justice pour tous, et que s'établira le culte de l'Amour, de la Science et de la Vertu, défini dans cet admirable axiome : « Il n'y a pas de religion plus élevée que la vérité ».

H. P. BLAVATSKY